

Le 15 août, jour de la fête de l'Empereur, le 2^e corps d'armée arriva fort tristement à Polotsk ; là se trouvait le 6^e corps formé des deux belles divisions bavaroises du général de Wrède, dont un général français, Gouvion Saint-Cyr, avait le commandement supérieur.

L'Empereur envoyait ce renfort de 8000 à 10000 hommes au maréchal Oudinot, qui l'eût reçu avec plus de satisfaction s'il n'eût craint le contrôle de celui qui le conduisait.

En effet, Saint-Cyr, était un des militaires les plus capables de l'Europe. Contemporain et émule de Moreau, de Hoche, de Kléber et de Desaix, il avait commandé avec succès une des ailes de l'armée du Rhin, lorsque Oudinot était à peine colonel ou général de Brigade. Personne ne dirigeait mieux ses troupes sur un champ de bataille qu'il ne le faisait.

Fils d'un petit propriétaire de Toul, il avait étudié pour être ingénieur civil ; mais, dégoûté de cet état, il s'était fait comédien à Paris, et ce fut lui qui créa le célèbre rôle de Robert, chef de brigands, au théâtre de la Cité où la Révolution de 89 le trouva.

Saint-Cyr entra dans un bataillon de volontaires, fit preuve de talents ; d'un grand courage, il parvint promptement au grade de général de division et se distingua par de nombreux succès. Il avait contracté auprès des généraux de l'armée du Rhin, l'habitude de ne porter ni uniforme, ni épaulette, mais une simple redingote bleue tout unie ; peut-être afin de ne pas être une cible trop facile.

Il était impossible de voir un homme plus calme. Les périls les plus grands, les succès, les défaites, rien ne pouvait l'émouvoir... Il était de glace devant les évènements.

Mais Saint-Cyr avait aussi de sérieux défauts : jaloux de ses camarades, on l'a vu souvent tenir ses troupes au repos tandis que, auprès de lui, d'autres divisions étaient écrasées ; Saint-Cyr marchait alors et, profitant de la lassitude des ennemis, il les battait et paraissait ainsi avoir remporté seul la victoire.

En second lieu, si le général Saint-Cyr était un des chefs de l'armée qui savaient le mieux employer les troupes sur le champ de bataille, c'était incontestablement celui qui s'occupait le moins de leur bien-être. Jamais il ne s'informait si les soldats avaient des vivres, des vêtements, des chaussures, et si leurs armes étaient en bon état.

Il ne passait aucune revue, ne visitait point les hôpitaux et ne demandait même pas s'il en existait. Selon lui, le colonel devait pourvoir à tout cela.

En un mot, il voulait qu'on lui amenât sur le champ de bataille des régiments, tout prêt à combattre, sans qu'il eût à s'occuper des moyens de les tenir en bon état. Cette manière d'agir avait beaucoup nui à Saint-Cyr, partout où il avait servi, tout en rendant justice à ses talents militaires, on ne l'avait point aimé.

Ses camarades redoutaient de se trouver avec lui, et les gouvernements qui s'étaient succédé en France ne l'avaient guère employé que par nécessité.

L'Empereur avait une telle antipathie pour Saint-Cyr, que lors de la création des maréchaux, il ne le porta pas sur la liste des promotions. Tel était l'homme que l'Empereur venait de placer sous les ordres d'Oudinot, au grand regret de celui-ci, qui sentait que la supériorité de Saint-Cyr allait l'écraser.

(Mémoires du Général de Marbot)

